



# COVENANT & CONVERSATION



## ESSAIS SUR L'ÉTHIQUE

AVEC RAV JONATHAN SACKS זצ"ל



Avec nos remerciements à la Wohl Legacy pour leur généreuse contribution au projet Covenant & Conversation

Sponsorisé par Marion et Guy Naggar

Traduit par Liora Chartouni

## L'esprit d'une communauté

### Vayakhel

Que faites-vous lorsque votre peuple vient de construire un Veau d'or, provoque des émeutes, perd son sens de l'éthique et de direction spirituelle ? Comment restaurez-vous l'ordre moral, pas uniquement à l'époque de Moïse, mais de nos jours également ? La réponse se trouve dans le premier mot de la paracha de cette semaine : *Vayakhel*. Mais pour comprendre cela, nous devons retracer deux épopées parmi les plus décisives pour le monde contemporain.

L'histoire commence en 1831 lorsque deux jeunes hommes, tous deux âgés d'une vingtaine d'années, l'un venant d'Angleterre et l'autre de France, entreprennent des voyages de découvertes à titre personnel, qui intéresseront en fin de compte notre compréhension collective du monde. Le jeune anglais s'appelait Charles Darwin, et le français était Alexis de Tocqueville. L'épopée de Darwin à bord du *Beagle* l'a mené aux îles Galapagos où il commença à réfléchir sur les origines et l'évolution des espèces. L'objectif du périple de Tocqueville était d'étudier un phénomène qui est devenu le titre de son livre : la *démocratie en Amérique*.

Bien que les deux hommes étudiaient des disciplines complètement différentes, l'un la zoologie et la biologie, l'autre la politique et la sociologie, ils sont parvenus à des conclusions semblables : la même conclusion que D.ieu a enseigné à Moïse après l'épisode du Veau d'or.

Tel que nous le savons, Darwin a fait une série de découvertes qui l'ont menées à la théorie de la sélection naturelle. Les espèces sont en compétition pour des ressources rares et seuls les mieux adaptés peuvent survivre. Le même principe s'appliquait selon lui aux êtres humains. Mais cela l'a laissé avec des problèmes majeurs : si l'évolution consiste en un combat pour la survie, si le fort gagne et le faible meurt, toutes les formes de cruauté devraient donc régner. Or cela n'est pas le cas. Toutes les sociétés valorisent l'altruisme. Les gens ont en estime ceux qui font des sacrifices pour les autres. En termes darwiniens, cela ne fait aucun sens, et il le savait.

Les individus les plus courageux et les plus prompts au don de soi, a-t-il écrit dans *The Descent of Man*, "périraient en plus grand nombre que d'autres hommes". Un homme noble "ne laisserait probablement pas de descendance pour hériter de sa nature noble". Il semblerait pratiquement

impossible, a-t-il écrit, que la vertu “pourrait être améliorée à travers la sélection naturelle, c’est-à-dire la survie du plus fort”<sup>1</sup>.

Ce fut la grandeur de Darwin d’avoir trouvé la réponse, bien qu’elle contredise sa thèse générale. La sélection naturelle fonctionne à l’échelon individuel. C’est en tant qu’individus, femmes et hommes, que nous transmettons nos gènes à la prochaine génération. Or le phénomène civilisationnel s’opère à l’échelle du groupe.

Darwin le précise de la façon suivante :

Une tribu nombreuse qui, faisant preuve d’un haut niveau d’esprit de patriotisme, de fidélité, d’obéissance, de courage et de sympathie, était toujours prête à s’aider les uns les autres et à se sacrifier pour le bien commun, l’emporterait sur la majorité des autres tribus ; et cela relèverait de la sélection naturelle.

Le processus du passage de l’individu au groupe serait “trop difficile à résoudre à présent”<sup>2</sup>, a-t-il dit.

La conclusion était claire bien que les biologistes débattent jusqu’à ce jour des mécanismes en jeu<sup>3</sup>. Nous survivons dans des groupes. Une personne contre un lion : le lion gagne. Dix personnes contre un lion : le lion perdra certainement. Sur le plan de la force et de la rapidité, l’Homo sapiens est un piètre joueur quand on le compare aux valeurs démesurées du monde animal. Mais les êtres humains ont des atouts uniques lorsqu’il s’agit de créer et d’entretenir des groupes. Nous avons un langage : nous pouvons communiquer. Nous avons une culture : nous pouvons transmettre nos découvertes aux générations futures. Les êtres humains forment des groupes beaucoup plus larges et flexibles que les autres espèces, tout en laissant de l’espace à l’individualité. Nous ne sommes pas des fourmis dans une colonie ou des abeilles dans une ruche. Les êtres humains sont des animaux créateurs de communautés.

Pendant ce temps, en Amérique, Alexis de Tocqueville, à l’instar de Darwin, fut confronté à un problème intellectuel majeur qu’il se sentait obligé de résoudre. En tant que français, son problème était d’essayer de comprendre le rôle de la religion en Amérique démocratique. Il savait que les États-Unis avaient voté en faveur de la séparation de la religion et du pouvoir via le premier amendement, qui décréta la séparation entre l’Église et l’État. La religion en Amérique n’avait ainsi aucun pouvoir. Il prit pour acquis qu’elle n’avait pas d’influence également. Or ce qu’il découvrit fut le parfait opposé :

“Il n’y a pas d’autre pays dans le monde où la religion chrétienne a une plus grande influence sur l’âme des hommes qu’en Amérique”<sup>4</sup>.

Cela ne faisait aucun sens à ses yeux, et il a demandé à plusieurs américains de lui expliquer ce phénomène. Ils lui ont tous donné plus ou moins la même réponse. La religion en Amérique ne s’implique pas en politique (n’oublions pas que nous sommes dans les années 1830). Il a demandé au clergé pourquoi ce n’était pas le cas. Encore une fois, leur réponse fut unanime. La politique divise. Donc, si la religion s’impliquait en politique, elle diviserait également. C’est la raison pour laquelle la religion est restée en dehors des conflits entre partis politiques.

---

<sup>1</sup> Charles Darwin, *The Descent of Man*, Princeton University Press, 1981, pp. 158-84.

<sup>2</sup> Ibid., p. 166.

<sup>3</sup> C’est l’argument entre E. O. Wilson et Richard Dawkins. Voir Edward O. Wilson, *The Social Conquest of Earth*, New York: Liveright, 2012. And the review by Richard Dawkins in *Prospect Magazine*, June 2012.

<sup>4</sup> Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, abrégée d’une introduction par Thomas Bender, (New York: Vintage Books, 1954), I:314.

Tocqueville a porté une attention particulière à ce que la religion apportait concrètement en Amérique, et il en est arrivé à des conclusions fascinantes. Elle a renforcé le mariage, et il croyait que les mariages forts étaient essentiels aux sociétés libres. Il a écrit :

“Tant que le sentiment familial est préservé, l’opposant à l’oppression n’est jamais seul”<sup>5</sup>.

La religion a également fait en sorte que les gens formèrent des communautés autour des lieux de culte. Elle a encouragé les gens faisant partie de ces communautés à agir ensemble pour le bien commun. Pour Tocqueville, le grand danger de la démocratie est l’individualisme. Les gens en viennent à se soucier d’eux-mêmes, et pas des autres. En ce qui concerne les autres, le danger est que les gens se dépossèdent de leur bien-être en faveur du gouvernement, un processus qui se termine par une perte de liberté alors que l’État prend la charge de plus en plus de responsabilités pour toute la société.

Ce qui protège les américains contre ce double danger, a-t-il affirmé, est le fait que, mus par leurs convictions religieuses, ils forment des associations, des œuvres caritatives, des associations bénévoles, ce que le judaïsme qualifie de ‘*hevrot*. D’abord perplexe, puis ensuite charmé, Tocqueville a noté comment les Américains formaient des groupes locaux très rapidement afin de surmonter leurs problèmes. Il appela cela “l’art de l’association”, et qualifia ce phénomène d’ “apprentissage de la liberté”.

Tout cela était l’opposé de ce qu’il connaissait en France, où la religion, sous la forme de l’Église catholique, avait beaucoup de pouvoir mais peu d’influence. Il dit à propos de la France :

“J’ai vu l’esprit de la religion et l’esprit de la liberté qui marchaient dans des sens opposés. Mais en Amérique, j’ai trouvé qu’ils étaient intimement unis et qu’ils régnaient conjointement sur le même pays”<sup>6</sup>.

La religion a ainsi préservé les “habitudes du coeur”, essentielles pour maintenir une démocratie de la liberté. Elle a sanctifié le mariage et le foyer. Elle a maintenu les morales publiques. Elle a permis aux gens de travailler ensemble dans des localités pour résoudre des problèmes eux-mêmes plutôt que de laisser le gouvernement s’en occuper. Si Darwin découvrit que l’homme est un animal qui crée des communautés, Tocqueville découvrit que la religion en Amérique est l’institution qui construit des communautés.

Et c’est toujours le cas. Le sociologue de l’université de Harvard Robert Putnam est devenu célèbre en 1990 quand il a découvert qu’il n’y a jamais eu autant d’américains jouant au bowling, mais qu’ils sont moins nombreux à adhérer à des clubs ou à des ligues de bowling. Il a observé ce phénomène comme la métaphore d’une société qui est devenue plus individualiste que communautaire. Il a qualifié cela de *Bowling Alone*<sup>7</sup>, le bowling seul. C’est une phrase qui résume la perte de “capital social”, c’est-à-dire l’étendue des connexions sociales par lesquelles les gens s’entraident.

Des années plus tard, après une recherche assidue, Putnam a révisé son hypothèse. Une réserve puissante de capital social existe encore et elle peut être trouvée dans les lieux de culte. Des données récoltées après un sondage ont démontré que les adeptes d’églises ou de synagogues sont plus à même de donner à la charité, peu importe que cette charité soit religieuse ou séculière. Ils sont également plus enclins à faire du bénévolat pour des œuvres de bienfaisance, à donner de l’argent aux sans-abris, à passer du temps avec quelqu’un qui se sent déprimé, à venir en aide à un étranger, ou encore à aider quelqu’un à trouver un travail. À presque tous les niveaux, ils sont manifestement plus altruistes que les non-croyants.

---

<sup>5</sup> Ibid., I:340.

<sup>6</sup> Ibid., I:319.

<sup>7</sup> Robert D. Putnam, *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*, New York: Simon & Schuster, 2000.

Mais leur générosité va encore plus loin. Les fidèles assidus sont également des citoyens beaucoup plus actifs. Ils ont tendance à faire davantage partie d'organisations communautaires, de groupes de quartier, de mouvements civiques et d'associations professionnelles. Ils s'impliquent, s'investissent et dirigent. La différence entre eux et les personnes plus laïques est notable.

Pour évaluer les comportements, la religiosité mesurée par la fréquentation d'une église ou d'une synagogue est le meilleur indicateur d'altruisme et d'empathie ; meilleur que l'éducation, l'âge, le salaire, le sexe ou l'appartenance ethnique. Il est probable que la découverte la plus intéressante était que ces attributs étaient liés non pas aux *croyances* religieuses des gens, mais bien à la fréquence avec laquelle ils se rendaient à un lieu de culte<sup>8</sup>.

La religion crée une communauté, la communauté crée de l'altruisme, l'altruisme s'éloigne du moi et se tourne vers le bien commun. Putnam va même jusqu'à dire qu'un athée qui irait régulièrement à la synagogue (probablement en raison de son conjoint) serait plus enclin à faire du volontariat ou à donner à la charité qu'un croyant religieux qui prierait seul. Il y a quelque chose dans la nature des relations au sein d'une communauté qui en fait le meilleur didacticiel de citoyenneté et de bon voisinage.

Ce que Moïse avait à faire après le Veau d'or était *Vayakhel*, c'est-à-dire, transformer les israélites en *kéhillah*, en communauté. Il fit cela pour rétablir l'ordre. Lorsque Moïse est descendu du mont Sinaï et a vu le Veau d'or, la Torah dit que le peuple était *prou'ah*, c'est-à-dire "sauvage", "désordonné", "chaotique", "turbulent" et "tumultueux". Il "vit que le peuple était livré au désordre ; qu'Aaron l'avait abandonné, le dégradant ainsi devant ses ennemis" (Exode 32:25). Il n'était pas une communauté mais une foule. Il l'a fait de manière plus fondamentale comme nous le voyons dans le reste de la paracha. Il commença par rappeler au peuple les lois du Chabbat. Il leur a ensuite demandé de construire le Michkan, le Tabernacle, en tant que maison symbolique pour D.ieu.

Pourquoi ces deux commandements en particulier plutôt que d'autres ? Car le Chabbat et le Michkan constituent les deux manières les plus puissantes de construire une communauté. La meilleure façon de transformer un groupe déconnecté et varié en équipe est de faire en sorte qu'ils construisent quelque chose ensemble<sup>9</sup>. D'où le Michkan. La meilleure façon de renforcer les relations est de réserver un moment au cours duquel nous ne sommes pas en quête d'intérêts personnels, mais plutôt de se concentrer sur les éléments que nous partageons, en priant et en étudiant la Torah ensemble, ainsi qu'en célébrant ensemble (le Chabbat). Le Chabbat et le Michkan étaient les deux grandes expériences de construction communautaire des israélites dans le désert.

Plus que cela : dans le judaïsme, la communauté est essentielle à la vie spirituelle. Nos plus saintes prières requièrent un *minyán*. Pendant une fête ou un deuil, nous sommes en communauté. Nous sommes ensemble, y compris lorsque nous nous repentons. Maïmonide émit la règle suivante :

Quelqu'un qui se sépare de lui-même d'une communauté, même s'il ne transgresse pas et ne fait que se tenir à l'écart de la congrégation d'Israël, n'accomplit pas les commandements avec les siens, se montre indifférent à leur détresse et n'observe par les jeûnes publics mais n'en fait qu'à sa tête comme quelqu'un qui n'appartient pas au peuple juif ; une telle personne n'a pas sa part dans le monde à venir<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Robert D. Putnam and David E. Campbell, *American Grace: How Religion Divides and Unites Us*, New York: Simon & Schuster, 2010.

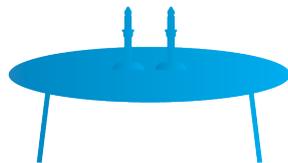
<sup>9</sup> Robert D. Putnam and David E. Campbell, *American Grace: How Religion Divides and Unites Us*, New York: Simon & Schuster, 2010.

<sup>10</sup> Maimonides, *Hilkhot Téshouva* 3:11.

La religion n'a pas toujours été perçue ainsi. Plotin a qualifié ce phénomène de quête religieuse comme "l'avancée du seul vers le Seul"<sup>11</sup>. Dean Inge a dit que la religion est ce qu'un individu fait de sa solitude. Jean-Paul Sartre a dit la célèbre phrase : l'enfer, c'est les autres. Dans le judaïsme, c'est *en tant que communauté* que nous nous présentons devant D.ieu. Pour nous, la relation clé n'est pas "moi et D.ieu", mais "nous et D.ieu".

Vayakhel n'est donc pas un épisode ordinaire dans l'histoire d'Israël. Il contient l'idée essentielle permettant de sortir de la crise du Veau d'or. Nous trouvons D.ieu quand nous formons une communauté. Nous y développons la vertu, une force de caractère, ainsi qu'un engagement en faveur du bien commun de la communauté. La communauté est locale. Il s'agit d'une société avec un visage humain. Ce n'est pas un gouvernement. Ce n'est pas les gens que nous payons pour préserver le bien-être des autres. C'est le travail que nous faisons nous-mêmes, ensemble.

La communauté est l'antidote à l'individualisme d'une part, et à une trop grande dépendance vis-à-vis de l'Etat d'autre part. Darwin a compris l'importance de son rôle dans l'épanouissement de l'humanité. Tocqueville a observé son rôle dans la protection des libertés démocratiques. Robert Putnam en a relevé l'importance dans la sauvegarde du capital social et du bien commun. Cela commença dans notre paracha au moment où Moïse transforma une foule incontrôlable en *kéhilla*, en communauté.



## QUESTIONS À POSER À LA TABLE DE CHABBATH

1. Que pouvons-nous apprendre de Charles Darwin et d'Alexis de Tocqueville au sujet de la construction de communautés ?
2. Comment le Chabbat et le Michkan constituent-ils l'antidote au chaos de l'épisode du Veau d'or ?
3. En l'absence du Michkan (ou du Temple), comment pouvons-nous trouver un antidote semblable dans nos communautés aujourd'hui ?



[www.RabbiSacks.org](http://www.RabbiSacks.org)     @RabbiSacks

The Rabbi Sacks Legacy Trust, PO Box 72007, London, NW6 6RW • +44 (0)20 7286 6391 • [info@rabbisacks.org](mailto:info@rabbisacks.org)

© Rabbi Sacks • All rights reserved

---

<sup>11</sup> Andrew Louth, trans., *The Origins of the Christian Mystical Tradition from Plato to Denys* (Oxford: Oxford University Press, 2007), 50.